

H-France Forum  
Volume 14, Issue 1, #3

Peter Sahlins, *1668: The Year of the Animal in France*. New York, N.Y.: Zone Books, 2017. 491 pp. Plates, figures, notes, bibliography, and index. \$34.95 U.S. (cl) ISBN 9781935408994.

Review by Pierre Serna, Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

De quoi fait-on l'histoire lorsque l'on construit une histoire avec les animaux, sur les animaux, par et au travers des animaux ? Et quelle méthode choisir pour écrire l'histoire des autres membres du monde vivant qui ne parlent pas, ne communiquent pas, ne laissent pas de traces graphiques qui sont le cœur de notre métier. Le lecteur pourrait tout aussi bien objecter qu'il en va de même de l'historien de l'architecture par exemple dont l'objet ne parle pas. Certes mais dans ce cas, on saisit de suite tout l'écart qui est creusé, entre le choix d'un objet construit par l'homme et le choix d'un objet que l'homme domestique, transforme, améliore, mais qui reste de par sa vie même, un existant différent et en même temps une figure déformée de l'humain. La question épistémologique originelle de l'historien des animaux devient donc : qu'est-ce que qu'un animal dans le champ de l'histoire et à quoi cela sert-il d'en faire l'histoire ? Comment l'historien peut-il traiter cet autre vivant et quelle précaution doit-il prendre, pour en faire une étude où, sans parler à sa place—à moins d'adopter une attitude militante et animaliste ce qui n'est pas le cas de Peter Sahlins—il tente de comprendre cet être demeurant silencieux. La question tel un fil directeur qui guide tout le livre, *1668 : The Year of the Animal in France*, pourrait se résumer à comment l'historien peut-il appréhender la bête, autrement que par le filtre du récit d'autres humains décrivant l'animal ou bien par une expérience plus sensible, au cœur de tous les chapitres du livre, et qui en fait la spécificité. L'animal devient, d'abord par une opération d'une grande complexité politique entre 1660 et 1675, ensuite par le travail de recontextualisation historiographique, l'objet, le sujet et finalement, le spectacle du pouvoir.

Ainsi, et pour paraphraser Descartes qui va jouer un rôle essentiel dans le destin adversaire de l'animal en France, et rejouer sur l'article méthodologique et fondateur de Roger Chartier, « L'animal est une représentation ».[1] Cela pose trois directions de travail qui traversent le livre et le structure autour du paradigme de l'œil, du regard, de la vue et de l'histoire des perceptions, de l'ophtalmologie et de l'histoire de la place de l'œil dans la physiologie et la lente découverte des émotions cérébrales, et enfin de la culture visuelle. L'ensemble de ces paradigmes du voir sont analysés au travers des traces multiples que sont les documents iconographiques sur les animaux. Que voit l'historien lorsqu'il regarde un document du XVIIe siècle représentant une bête ? Assurément point seulement de simples illustrations mais des traces graphiques empreintes d'animalité sur différents supports comme témoignages de l'existence des animaux aussi importants que les textes produits sur eux. En clair, l'animal est autant du point de vue de la sensation, un spectacle, un mouvement, un exotisme à l'œuvre, qu'un charme, une peur, un amusement ou un effroi du point de vue de la sensibilité, qu'une métaphore, un symbole, une analogie, un faire-valoir, une dé-monstration (au sens littéral du terme), du point de vue sémiologique. Encore faut-il voir l'animal dans l'homme et

inversement l'humain dans la bête, point seulement par la métaphore ou l'analogie mais par l'abstraction. C'est aussi un des défis des sciences et de la pensée européenne telle qu'elle se structure entre XVIIe et XVIIIe siècles. Barbara Maria Stafford a bien montré jusqu'où, un siècle plus tard, Peter Camper glisse un corps d'homme dans un corps de cheval pour étudier en même temps l'anatomie des deux corps superposés que seul l'œil avisé peut comprendre, l'ignorant ne voyant rien.[2]

Mais surtout et là se trouve la méthodologie affirmée dès l'introduction du livre par Peter Sahlins, l'animal est un objet et un outil politique d'une redoutable efficacité. En ce sens, le livre est une étude d'un des modes les plus efficaces de la construction de la monarchie absolue, au travers du spectacle, de la science, de l'art, de la philosophie, des questions religieuses, et de la sociabilité, des hiérarchies sociales qui entourent et donnent leur raison d'être aux animaux et leur pouvoir (sans mot) de « représenter le monde ». En effet, entre 1664 date du début des travaux de la ménagerie et 1671 avec la parution de *L'histoire naturelle* de Perrault, un paradigme sociétal se construit qui transforme profondément la façon de commander, d'incarner le pouvoir, de le diffuser et de l'appliquer. L'animal devient l'acteur inconscient de la gouvernance absolue, du pouvoir sur tous les êtres vivants et du mystère du roi, dans le spectacle permanent et figé de la perfection monarchique. L'atemporalité existentielle des animaux dans leur beauté domestiquée, devient le vecteur d'un pouvoir fixé d'un roi qui n'est ni un homme, ni un animal, mais dont l'essence divine participe des deux entités, tout en les excluant, par ce que les dépassant toutes deux. Le tour de force de l'historien est de montrer comment le peuple des bêtes qui vivent dans une non-histoire ou une « inchronologie », sert précisément par sa mise en scène dans un contexte temporel précis, à refonder et repropuler une nouvelle spectacularité de la magnificence royale que Peter Sahlins nomme « absolutism 2.0 ».

Dans ce cas précis, 1668 constitue un acmé, un « turning point », avec une succession d'événements étudiés avec finesse et précision, faisant de l'animal, un outil par excellence de la représentation du pouvoir. La mise en place d'une ménagerie à Versailles, les leçons de Lebrun à l'Académie des beaux-arts, la polémique sur la xéno-transfusion, la republication du *Discours de la méthode* de Descartes, le début des travaux de la manufacture de tapisserie des Gobelins, sous l'autorité de Charles le Brun, le début de la construction du labyrinthe dans le parc du château royal, avec figures mythologiques et animales, la publication des fables en vers de la Fontaine, la seule pièce de Racine mettant en scène des animaux dans *Les Plaideurs*, sont autant de faits, dans plusieurs domaines différents, qui démontrent la bataille idéologique qui se joue autour de la redéfinition du pouvoir du souverain. Là est payé aussi par l'historien du politique qu'est Peter Sahlins, la dette à Michel Foucault.

Dans une œuvre précédente Sahlins s'est interrogé sur la place de l'étranger en France et sa façon d'y entrer par le jeu du passeport ou la reconnaissance de son identité.[3] L'historien n'a eu qu'à pousser plus loin et regarder la frontière du cercle qui sépare le sujet de l'Autre, l'humain de l'animal pour penser ce nouvel ouvrage. C'est sur cette frontière de l'animalité domestiquée ou sauvage, de l'animalisation redoutée ou rejouée, et de la bestialité tue et tabou, que se situe la ligne de crête de l'ouvrage, zone étroite mais poreuse, visible mais changeante, vile et poétique à la fois. S'éloigner le plus loin du centre du pouvoir, tout en restant dans son

cercle, permet de le comprendre en dissident. Saisir dans leur percussive antithétique, l'animal et le roi soleil, dans une même réalité historique, permet de se tenir dans une articulation organique et fonctionnelle du régime politique, qui donne à voir ses rouages, son essence, offrant au talent de l'historien Sahlins, de construire une histoire totale de l'absolutisme, depuis mourir comme un chien jusqu'à vivre comme un roi.

Ainsi posée du côté des animaux, l'enquête prend toute sa dimension car le spectacle des animaux exprime une façon de les classer, de les surveiller, éventuellement de les punir, de les utiliser, de les tuer, de les montrer, de les instrumentaliser, et de les enfermer, ou de les représenter, autant de formes de pouvoirs différents sur les créatures qui sont les purs et silencieux réceptacles de l'autorité nouvelle. Les voir d'abord, les regarder ensuite, les observer enfin, doivent suffire d'un coup d'œil, ou d'une attention soutenue—puisque c'est l'immédiateté ou la durée de ce rapport visuel qui fonde notre rapport aux animaux—à comprendre de suite, pour chaque sujet, sa place de sujet, et de toujours inférieur par rapport au roi. Au fur et à mesure qu'il étudie la souveraineté du souverain, l'étude éloigne toujours plus du commun des vivants, ne pouvant que confirmer l'impression première faite sur la rétine. A la marge de la société, au plus bas de l'humanité, se trouve l'essence du pouvoir régalien et l'autorité suprême de l'absolutisme comme un « scopie régime » selon l'expression heureuse de Martin Jay citée par Sahlins (p. 76). Entre l'animal et le Souverain se trouve un autre troupeau de sujets.[4]

L'année 1668 constitue donc une date-borne qui signifie la fin d'un « humanimalism » que la Renaissance avait portée et que les écrits de Montaigne résumerait. Il existerait aux confins de l'humanité une possibilité de compagnonnage avec les animaux, sources de savoir pour qui savait les observer et miroirs bienveillants pour la condition humaine, dont les membres n'auraient qu'à puiser dans l'étude du monde animal, afin de progresser eux-mêmes. A la condition aussi de commencer par se comporter différemment avec les animaux et de bannir toute maltraitance, comme expression de barbarie à éradiquer. Cureau de la Chambre dans son traité de la connaissance des animaux publié en 1645 et Cyrano de Bergerac dans des registres différents avaient rappelé la sagesse des animaux et leur organisation en société politique ordonnées.

Avec l'apparition d'une nouvelle pensée sur l'animal et le vivant largement organisée autour de la controverse engagée par la publication et réédition des œuvres de Descartes, l'animal change de statut. De compagnon à respecter et source d'inspiration, il devient pour une partie des savants, des hommes de pouvoir, des agronomes, et des courtisans, une machine bien remontée, avec ses rouages, dénuée de sensibilité mais dotée d'instincts fonctionnant à la perfection. Cette rupture spéciste entre humains intelligents et animaux mécaniques, entraîne de fait, une autre relation à l'animal, déconsidéré et replacé à la juste d'être insensible. Cette conception impose ce qui constitue un autre fil directeur de l'œuvre, bien connu des historiens qui ont travaillé sur les animaux et qui deviennent, chemin faisant leur étude, des spécialistes de l'histoire de la violence. Ainsi, enfermer les animaux, pratiquer la vivisection, leur infliger des xéno-transfusions, contraindre les bêtes sauvages à leur capture, les extirper de leur espace vital, se concluent par une surmortalité des animaux aussitôt remplacés par d'autres, bien difficile à compter, peser et mesurer, mais certaine. La normalisation de cette violence ne peut

se faire que par le changement d'un paysage mental qui signifie clairement l'infériorité des animaux, simples adjuvants du pouvoir, devenus instruments serviles de la science ou réduits à la matière première pour la nourriture ou le travail. Sûrement n'est-ce pas un hasard si la France commence à cette époque même, la pratique de l'esclavage et de la traite négrière dans des proportions inconnues jusqu'alors, et qui conduiront dix-sept ans plus tard à la publication du Code noir, légitimant la mise en servilité d'une partie de l'humanité réduite à l'état de bête de somme.

Tout l'art du roi et de ses serviteurs-complices en architecture, en organisation de la nature et en domestication des animaux, urbanisme, art du jardin et enfermement des animaux fonctionnant ensemble, constitue dans la réalisation d'une idéologie au sens propre du terme, une idée en image.[5] Délaissant les loisirs brutaux et violents des spectacles de combats d'animaux à Vincennes, le roi impose, par un processus d'apaisement et de pacification visuelle, la conservation des animaux et si possible, leur laissant une liberté relative, pour les oiseaux du parc, ou les animaux étranges, mais pacifiques. Dans la monstration de ce nouvel ordre, il est entendu que le spectacle des animaux féroces, en cages, redouble le pouvoir du roi sur ces bêtes dangereuses et exprime sa mansuétude pour les animaux se tenant tranquilles. Processus de civilisation typiquement *héliassien* que cette nouvelle capture douce des animaux ou réification des conditions de soumission à un nouveau pouvoir qui cache la brutalité de l'affrontement en servitude de la soumission ? A lire le magnifique chapitre consacré à la ménagerie, il ressort que le pouvoir se raffine à mesure qu'il devient plus fort, et qu'un authentique zoopolitique se construit dans la ménagerie, vrai laboratoire de la science du pouvoir absolu. Conserver les animaux revient à s'assurer de leur beauté proposée en miroir de celle du roi, et de leur domestication totale construite en miroir de celle des courtisans. Le pouvoir s'impose d'autant plus qu'il devient moins visible, et qu'il façonne les êtres selon le principe de la domestication intéressée, mêlant l'économie politique de la capitalisation distinctive et de la reconnaissance par la richesse, les animaux étant une denrée rare et couteuse. La monarchie absolue : en réalité un *soft power* pour ceux qui comprennent la leçon de la ménagerie entre servilité et service. Un animal est inventé, en sujet de la démonstration effective de l'obéissance impérative des humains.

N'est-ce pas là que se trouve le point nodal de cet ouvrage, dans les chapitres cinq et six, qui vont étudier la xéno-transfusion et les conditions de son interdiction puis les leçons de Lebrun sur la physionomie humaine et ses rapports avec la face des animaux ?

Dans le premier cas, sont racontées par le détail, en de fascinantes pages, les expériences que Jean Denis mène afin de prouver la possibilité d'accomplir des transfusions sanguines d'une espèce à l'autre. Le fonctionnement biologique des êtres vivants étant similaire, le sang d'une créature saine peut soigner un autre vivant malade. Sans faire l'économie des animaux sacrifiés sur l'autel de cette certitude, et dans le jeu de compétition qui oppose déjà l'Angleterre à la France, il faut se dépêcher et passer de l'hypothèse à l'expérience. Dans trois cas sur cinq entre juin 1667 et janvier 1668 la conclusion est fatale, et dans les deux autres cas, Sahlins repère les symptômes du rejet du sang étranger et incompatible, introduit dans un autre corps. La légitimité de cette expérience pour ses avocats consiste à penser également la qualité du sang transportant les humeurs. L'animal est par définition innocent de toute faute originelle.

Surement peut-il offrir cette vertu originelle au transfusé, mais plus encore, par ses qualités biologiques, peut régénérer le corps humain en lui transmettant ces qualités. On imagine, du point de vue de l'imagination sexuée des acteurs, ce que le sang d'un taureau ou d'un étalon peut provoquer chez un homme, et le sang d'une génisse sur une femme, les essentialisant dans leur rôle social respectif par renforcement de leur être animal. C'est précisément sur ce concept de régénération, essentiel pour la fondation d'un nouveau pouvoir devant toujours se définir par la corruption de celui qu'il remplace, devant toujours se légitimer par l'ancienneté suranné d'un système à bout de souffle qu'il doit remplacer que se construit finalement la rupture et l'interdiction de procéder à de nouvelles xéno-transfusions.[6] La Sorbonne et l'Eglise s'en mêlent, et au lieu d'un humain possiblement soigné par les qualités animales, c'est l'horreur de la monstruosité d'un être hybride, tel un blasphème fait aux lois de la nature, qui se voit dénoncé. Considéré dans son infériorité ontologique d'être sans raison, la bête ne peut nullement régénérer l'homme. Elle le pollue, le rabaisse, parce qu'elle-même se retrouve du côté d'une déraison, d'une inconscience et littéralement d'une bêtise qui marquent la nouvelle réorganisation policière du royaume, inventant à la fin d'un long processus, la catégorie du fou comme celui à enfermer d'office et à surveiller comme il convient. L'animal un fou sans le savoir ? A moins qu'une autre logique s'impose, sournoisement esquissant la lutte des classes sous la lutte des groupes ...sanguins... inconnus évidemment mais déjà en germe. Et Pierre Martin de La Martinière, se demandant dans quel monde serait réduit l'humanité si les riches pouvaient acheter le sang des pauvres, et à quoi serait réduit la chrétienté dans ce cas? Trois cent cinquante ans avant les scandales d'organes de trafic, la question était entr'aperçue...

Ce faisant, la progression minutieuse de l'enquête part sur un autre chemin d'hybridation dont cette fois-ci, les plus humbles des humains ne s'en remettent pas. Sahlins change subtilement de focale au moment d'aborder les leçons données par Lebrun les 6 octobre et 9 novembre 1668, et dont ne restent que des fragments conservés par son secrétaire protestant Henri Testelin et son élève Claude Nivelon avant que la gravure des 63 dessins commentés, ne soit réalisée qu'en 1698 par Morel d'Arleux, figeant la classification et délivrant le mystère des animaux se cachant derrière les visages humains. La pratique remonte à l'antiquité. Elle consiste à deviner dans la physionomie humaine la part d'animalité cachée. Et depuis la Renaissance les travaux de Giambattista della Porta sont bien connus. Mais là où ces prédécesseurs demeuraient dans le domaine moral de la recherche de la sagesse et des passions par comparaison des catégories animales perceptibles sur le visage humain, Lebrun introduit et systématise un stigmatisme social, pointant, non les aspects psychologiques mais porteurs d'informations sociales que sont les visages animalisés. Tout à coup les animaux servent à classer les humains. L'observation des bêtes induit des conséquences politiques déterminantes, non pour tracer une frontière entre animaux et humains mais humains et humains. En effet, certains, de par leurs conditions de travail, de par leur incapacité à se trouver dans une position que leur permettrait l'éducation, l'apprentissage des bonnes manières, ou la connaissance des distinctions silencieuses des pratiques valorisées en société, se trouvent plus près de l'animalité dont ils partagent la vie basse, les instincts de survie, et les façons grossières, sans parler des mœurs dissolues.

L'animalité ainsi conçue est une machine à broyer l'humanité. La vraie question politique que pose Sahlins est l'apparition d'une conception et d'une représentation de l'homme qui doit porter à cette conclusion indiscutable : certains humains pris dans leur gangue animale ne peuvent s'élever de leur condition et resteront des *animhumains* (nous proposons ce néologisme). Les autres, marqués par leur classe et leur beauté classique, assumeront doublement leur rang, signifié par leur visage ressemblant à ceux des animaux nobles. Ainsi, en fin historien du politique, Sahlins perçoit bien la question ontologique de celui qui se demande à quoi bon travailler sur les animaux ? Parce qu'ils sont le baromètre de classement des humains. Désormais, la question de l'animalité ne regarde plus seulement les bêtes mais l'endroit où, au sein de l'humanité, le curseur est placé, excluant de fait, de la réelle humanité, ceux qui ne le méritent pas parce qu'ils composent « les basses classes » de la société.

Le second apport essentiel de la lecture de Lebrun repose sur l'importance accordée au regard, aux yeux et aux sourcils. Une politique que l'on peut qualifier d'ophtalmique trouve ici toute sa raison d'être. La vue devient le signe distinctif de l'espace incommensurable qui sépare l'homme de la bête, incapable de lever les yeux au ciel sans lever la tête, incapable de transformer les impressions sur la rétine en intelligence, là où les yeux humains sont directement reliés à la glande pinéale. L'œil fait l'homme, le regard son intelligence, sa vue la garantie de sa vision du monde et de sa retranscription, enfermant doublement l'animal dans son infériorité de celui qui ne peut voir comme l'homme et de celui qui ne peut donc représenter par le dessin ce qu'il voit. Puni de ne point parler, l'animal est condamné à demeurer pour toujours une image de l'homme. L'animal est ainsi défini comme une représentation, acteur passif d'une culture visuelle, seule capable de le restituer. Dans ce chapitre, les fils tissés tout au long de l'œuvre se réunissent pour former un écheveau explicatif : l'animal est en analogie avec l'image qui est une pure construction intellectuelle de l'œil. Figurer l'animal devient bien le signe de la supériorité humaine et de la réduction identitaire de l'animal à une impression sur la rétine. Du moins pour ceux qui savent décoder la sémiologie des images. Les autres n'ont pas les bons yeux pour cela. En soi, l'animal est moins que lui-même, il n'est qu'une figuration.[7] Ne s'appartenant plus, il devient un objet perçu, ressenti, reçu, dessiné, peint, tissé, et dont le sort dépend de sa représentation, fidèle, fantaisiste, féroce, douce, soumise, ou sauvage. L'animal est enfermé dans son image comme certains humains sont enfermés dans la classification de leur infériorité. Une négativité plane désormais sur la frontière basse de l'humanité soupçonnée de conserver en elle une trace d'animalité, que le récit des procès ou des traces de procès en bestialité suggère en une ultime démonstration.

Tout concorde, coïncide et débouche sur cette outrance d'images, tapisseries, dessins, peintures, gravures scientifiques, sculptures, fantasmagories, saturant l'espace de l'année 1668, pour mieux arriver à cette conclusion : 1668 constitue une rupture sans retour. Avant, l'on pouvait dire de façon méliorative « nous, les animaux », ensuite l'on dira de façon fataliste et péjorative « nous sommes des animaux », avec la volonté ou l'espoir que le regard du roi sera capable de vous élever et vous purifier de toute trace souillante, parce que bestiale. Désormais il n'y aura plus de frontière heureuse entre hommes et animaux. Pire l'homme est une créature contaminée par une animalité dont il ne peut se défaire.

Un nouvel ordre naît. Un nouveau pouvoir se construit. 1668 constitue en soi un régime d'historicité, lorsque les anciens repères disparaissent et laissent place à de nouveaux marqueurs du temps, à une nouvelle organisation des vivants comme le suggère la visite du labyrinthe fantastique de Versailles précédant le nouvel ordre de la ménagerie.[8] Au-dessus de ce monde plane la présence-absence du roi, dans une tension qui marque de façon contradictoire les plus faibles de ses sujets à l'instar de bêtes humaines et lui, l'unique, celui qui connaît le mystère des bêtes en entretenant avec elle un rapport particulier.[9]

Alors s'impose, peu ou prou, un cartésianisme avec toutes ses nuances et pour un long XVIIIe siècle, pour de raisons politiques, géopolitiques, philosophiques et scientifiques.[10] Ne restent plus en ville, Paris, que quelques résistants, qui demeurent dans une résilience active, affirmant leur amitié pour les animaux, ni soumis, ni montrés, ni rabaissés, mais miroirs utiles de la condition humaine et sujets de réflexions, plutôt qu'objets de représentation. La Fontaine est un dissident à peine masqué et ses fables insolentes remettent au premier plan l'animal comme leçon d'humanité à méditer. Mademoiselle de Scudéry de son côté avec son caméléon aimant se persuade qu'elle a inventé une communication avec un animal....

Encore 120 ans, et en 1789, avec l'apparition d'un nouveau régime d'historicité, l'aventure animale se trouvera une fois de plus, au cœur de la Révolution et des concepts fondateurs de régénération, de souveraineté et de représentation du monde. Cette fois, pour construire la république comme figure d'une nouvelle harmonie entre les humains et la nature... avec l'abolition de l'esclavage, la réflexion sur le droit des animaux et leur intégration dans la loi, comme vivants à protéger. Avant que l'aventure initiée dans la ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ne se termine huit ans après en 1802, avec le rétablissement de l'esclavage, le début du racialisme, par la comparaison des africains avec les primates. Mais cela est une autre histoire.[11]

## NOTES

[1] Roger Chartier, « Le monde comme représentation, » *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 44, n. 6 (1989): 1505-1520.

[2] Barbara Maria Stafford, *Body Criticism: Imaging the Unseen in Enlightenment Art and Medicine* (Cambridge, Mass: MIT Press, 1991), 152.

[3] Peter Sahlins, *Unnaturally French: Foreign Citizens in the Old Regime and After* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2003).

[4] Voir Jacques Derrida, *Séminaire. La bête et le souverain*, t. 1 (Paris: Galilée, 2009) et sa défense « d'une zooanthropolitique, plutôt que la bio-politique », 100.

[5] Grégory Quenet, *Versailles, une histoire naturelle* (Paris: La Découverte, 2015).

[6] Sur la question des formes hybrides comme formes d'amélioration des races voir, Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré. Races et dégénérescence (XVII-XIXe siècles)* (Seyssel: Champ Vallon, 2016).

[7] Michel Vovelle, *Histoires figurales. Des monstres médiévaux à Wonderwoman* (Malakoff: Usher, 1989).

- [8] François Hartog, *Anciens, modernes, sauvages* (Paris: Galaade, 2005).
- [9] Gérard Sabatier, *Versailles, ou, la figure du roi* (Paris : Albin Michel, 1999) ; Louis Marin, *Le portrait du roi* (Paris: Editions de Minuit, 1981).
- [10] Sur la persistance du cartésianisme dans la culture française au XVIIIe siècle, voir Véronique Le Ru, *La crise de la substance et de la causalité. Des peitits écarts cartésiens au grand écart occasionaliste* (Paris: CNRS, 2003).
- [11] Pierre Serna, *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1850)* (Paris: Fayard, 2017) ; idem, *L'animal en République. 1789-1802, genèse du droit des bêtes* (Toulouse: Anacharsis, 2016).

Pierre Serna  
Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne  
[pierreserna@wanadoo.fr](mailto:pierreserna@wanadoo.fr)

Copyright © 2019 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Forum nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum  
Volume 14, Issue 1, #3